ELIÇABIDE

Les Causes Célèbres

Dès le début du dix-neuvième siècle, la théorie de l'irresponsabilité de la plupart des criminels, théorie appelée à révolutionner la conception de la justice, commençait à s'imposer dans le monde scientifique, et, lors des condamnations des Papavoine et des Henriette Cornier, l'opinion s'était émue, dans les milieux judiciaires, de la tendance marquée par la plupart des médecins experts à admettre l'inconscience des accusés.

Déjà les avocats plaidaient avec chaleur, sinon la folie totale, du moins la folie partielle de leurs clients ; mais l'on était encore loin de l'époque où, trop souvent, crime deviendrait synonyme de démence, et il eût fallu des preuves de "monomanie" ou de "délire homicide," autrement concluantes que celles fournies d'ordinaire par les débats, pour obtenir des jurés un verdict d'acquittement.

Un des procès qui fut l'occasion des discussions les plus passionnées sur ce sujet, fut sans contredit celui d Eliçabide, dont les crimes odieux furent commis sans cause apparente, mais cependant avec une telle lucidité que la belle plaidoirie de Me Gergerès père, plaidoirie au cours de laquelle il s'efforçait de convaincre son auditoire de l'irresponsabilité de celui qu'il défendait, ne put réussir à faire passer dans l'esprit du jury la certitude de l'inconscience de cet assassin.

Le 17 mars 1840, des maraîchers trouvèrent, aux abords de la Villette, le cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années; rien ne révélant son identité, il fut porté à la morgue. Là, une foule nombreuse ne tarda pas à accourir, attirée, et par le mystère qui entourait ce drame, et par la jeunesse et la grâce de la victime, mais nul ne reconnut le pauvre petit, qui fut dès lors désigné sous le nom d' "Enfant de la Villette". Quant aux recherches tentées en vue de découvrir l'auteur de ce meurtre odieux, elles n'aboutirent point, et l'on désespérait d'arriver à punir le coupable, lorsque eut lieu, à Bordeaux, un crime en quelque sorte semblable : le 10 mai, le maire d'Artigues fut avisé de la découverte, sur la route du moulin de Lantogne, des corps d'une femme et d'une fillette; les deux cadavres, horriblement mutilés, étaient méconnaissables.

Nul doute qu'on ne fût parvenu que difficilement à arrêter l'assassin de ces deux malheureuses (personne ne se souvenant de les avoir vues), si un hôtelier de Bordeaux, chez lequel était descendu, le matin même, un voyageur aux allures bizarres, n'avait, dès l'annonce du crime, conçu des soupçons qui ne tardèrent pas à être confirmés.

Ayant regardé par la fente d'une porte dans la chambre de son hôte, l'hôtelier vit celui-ci occupé à laver des vêtements de femme tachés de sang ! Il courut aussitôt prévenir le commissaire de police qui, s'étant rendu à son appel, se fit ouvrir la porte du voyageur suspect. Il se nommait Eliçabide. Il commença par nier énergiquement être l'auteur du double crime ; mais, lorsque les vêtements de femme trouvés dans son sac, ayant été comparés à ceux des victimes eurent attesté sa culpabilité, il s'écria : "Non, je ne pourrai pas parler, mais je peux écrire."

Et il écrivit une véritable confession, où il avouait être non pas seulement l'assassin d'Artigues, mais encore celui de la Villette !

Pierre-Vincent Eliçabide, né en 1810 à Mauléon, avait été dès son enfance destiné à l'état ecclésiastique et fut instruit dans ce but aux séminaires de Bétharram et de Bayonne. Dès lors, se montra chez lui ce caractère renfermé et orgueilleux qui, plus tard, devait effrayer ses supérieurs et leur faire craindre pour Eliçabide la vie religieuse. "J'étais, dit-il, taciturne et sombre, ne sachant à qui confier mes souffrances, "car on se serait moqué de moi, et je ne l'aurais voulu à aucun prix."

Tour à tour d'une piété exaltée ou en proie au doute et à l'abattement, il achève ses études sans que sa vocation soit définitivement arrêtée, et il tourne ses vues vers le professorat libre. Mais cet état ne le satisfait pas et il songe à devenir instituteur primaire. Après avoir obtenu son diplôme à Bordeaux et s'être fait remarquer au cours des épreuves par une thèse sur le duel, il prit en 1837 la direction d'une école primaire des environs de Pau.

Parmi ses élèves se trouvait le fils de Marie Anizat, jeune veuve établie à Pau, où elle jouissait de la meilleure réputation, tant à cause de sa douceur, de sa modestie, que du courage avec lequel elle travaillait pour élever ses deux enfants.

Eliçabide s'intéressa tout particulièrement au petit Joseph, et la pauvre mère ne tarda pas à être subjuguée par ce jeune professeur qui parlait si bien de choses qu'elle ignorait et qui témoignait à son fils une affection si vive, et bientôt il fut, entre eux, question de mariage.

Mais Eliçabide était las de cette vie paisible. Un cerveau comme le sien, pensait-il, devait accomplir de grandes choses, pour peu qu'il en eût la possibilité, et comme tant d'autres, il souhaita la vie à Paris.

En vain, Marie tenta-elle de le retenir, en vain lui démontra-t-on sa folie de quitter le certain pour l'incertain : rien n'y fit, et il partit.

Après quelques mois de vaines recherches, il s'aperçut que ses ressources étaient épuisées et que rien ne semblait vouloir justifier son attente. "Une partie de mes effets avait pris le chemin du Mont-de-Piété, dit-il, le découragement me gagnait, ma tête s'affaiblissait, et après mes courses infructueuses j'éprouvais je ne sais quel plaisir à visiter la morgue. Sans cesse je songeais à Marie et à ses enfants voués aux privations et à la douleur. Un jour, dans une conversation, j'entendis quelqu'un qui disait : "Bah ! avec un peu de raison, on devrait se réjouir de la mort de ceux qu'on aime, s'ils doivent être malheureux." Ces paroles me furent la lueur d'une torche infernale. Voir mourir ce que j'aimais fut une idée qui s'établit dans ma tête, et dès lors j'éprouvais une horrible hâte de la voir se réaliser."

Eliçabide, à bout de ressources, voulut une dernière fois tenter la fortune, et il s'efforça de fonder un pensionnat. A cette époque, les lettres adressées à Marie pour lui demander de lui envoyer son fils devinrent plus pressantes, il promettait pour le petit Joseph tendres soins et bonnes études et priait qu'on se hâtât.

"Un matin, dit-il, le concierge me remit une lettre m'annonçant l'arrivée de Joseph. Cette nouvelle me bouleversa. Pauvre enfant, pensai-je, j'ai promis d'être ton père, ton guide, eh bien, "tu mourras avant de t'être sali au contact d'une société qui te flétrirait peut-être après t'avoir forcé à te déshonorer."

A l'arrivée du petit Joseph, "Eliçabide est là, il presse l'enfant dans ses bras, le couvre de caresses, s'informe avec tendresse de son voyage," puis le promène dans Paris à la grande joie de l'enfant. "Alors, dit Eliçabide, ce fut comme un nuage noir qui passa sur ma tête : Joseph "est heureux, il faut qu'il meure. Je rentrai déposer sa petite malle chez moi, tandis qu'il m'attendait, et je pris un marteau."

Puis étant entré dans un restaurant où tous deux dinèrent de bon appétit, Eliçabide écrivit à Marie, une lettre à la fin de laquelle le petit Joseph traça quelques lignes. Ensuite, continuant leur promenade, ils arrivèrent jusqu'à la barrière de la Petite-Villette. "Ce sera ici, Dieu le veut," pensa Eliçabide, et entraînant le petit Joseph dans un étroit sentier, il le frappa d'un coup de marteau sur la nuque. L'enfant tomba, mort. A cette vue, Eliçabide se précipita, le souleva, lui parla. "Ah ! qu'il ne revienne pas à la vie," s'écria-t-il, et de nouveau il le frappa de son marteau, et enfin lui coupa la gorge avec son couteau de poche.

Alors il s'enfuit, mais non sans avoir "pris soin de rouler le petit cadavre dans un fossé."

Il rentra chez lui, rapportant, "comme machinalement," les instruments du meutre, ainsi que le manteau de l'enfant.

A partir de ce jour, il continue à écrire à Marie Anizat, lui donnant toujours des nouvelles détaillées du pauvre petit qu'il a tué, et l'engageant de plus en plus vivement à venir à Paris.

Dans la dernière lettre d'Elibide à Marie, lettre datée du 16 avril, il lui annonce qu'il viendra la chercher jusqu'à Bordeaux, et la prie de s'y trouver le 6 mai. Joseph vous aurait écrit, dit-il en terminant, mais il vous embrassera bientôt, ce qui sera mieux ; je suis très content de lui, il deviendra un homme."

Lorsque Eliçabide eut rejoint Marie à Bordeaux, celle-ci manifesta une grande joie. "Marie est heureuse, se dit Eliçabide, l'heure est venue" et il fit choix du lieu où s'accomplirait le meurtre. Une des sœurs d'Eliçabide habitait une commune voisine ; il décida Marie à aller passer une nuit chez elle avant leur départ pour Paris. En conséquence, Marie, la petite Mathilde, sa fille et Eliçabide prirent, vers huit heures du soir, une voiture qui devait les conduire aux Quatre-Cantons. Là, ils descendirent, et Eliçabide engagea ses deux compagnes à prendre un chemin détourné, qui, disait-il, conduisait directement chez sa sœur.

Arrivé à l'endroit choisi par lui pour être le théâtre du crime, Eliçabide s'arrête et, armé du "marteau qui a servi à tuer le petit Joseph" et qu'il n'a eu garde d'oublier, il frappe Marie, Marie qu'il a souhaitée pour femme, Marie qui semble être depuis des années sa plus chère affection ! Les cris de la petite Mathilde le font se retourner, et il la frappe de même. Puis, non content de les voir là étendues mortes à ses pieds, il leur ouvre la gorge, leur lacère le visage jusqu'à ce qu'elles soient complètement méconnaissables.

"Stupide et hébété, dit-il, j'allais m'asseoir, n'éprouvant aucun besoin de m'éloigner de cet horrible spectacle. Tout à coup, les aboiements d'un chien me firent bondir. Des terreurs horribles m'assaillirent, pour la première fois j'eus peur de Dieu."

Alors, emportant les vêtements de Marie et de sa fille, il s'achemina vers Bordeaux ; ayant croisé une voiture qui y rentrait, il y monta. Arrivé à l'hôtel, il déjeuna de bon appétit, mais une fois seul dans sa chambre, il se sentit accablé, et c'est au moment où il s'apprêtait à faire par écrit les révélations de ses crimes qu'il fut arrêté.

Paris apprit donc en même temps et le crime d'Artigues et le nom du meurtrier de Villette.

Les perquisitions opérées dans l'appartement d'Eliçabide, à Paris amenèrent la découverte des vêtements du petit Joseph et des lettres de la jeune veuve. L'une d'elles, contenant l'annonce de l'envoi des objets précieux qu'elle possédait, l'on saisit à la barrière d'Enfer une malle adressée à Eliçabide. Celui-ci, depuis son arrestation, avait recouvré tout son sang-froid ; s'apercevant qu'on le gardait, de crainte qu'il ne se suicidât. "C'est bien inutile, dit-il, je sais que ma vie ne m'appartient plus."

Conduit sur le lieu du crime, il ne témoigna aucune émotion. "C'est bien là, dit-il, je me suis d'abord précipité sur Marie, puis sur Mathilde, je frappais, je frappais, je m'étonne de ne pas frapper encore."

Et comme on lui demandait pourquoi il avait ainsi pris à tâche de défigurer ses victimes : "Je craignais, répondit-il, que la mort ne fût pas assez prompte et qu'elle ne "souffrissent" trop ; je voulais être "philanthropique."

Le 9 septembre s'ouvrit, à Bordeaux, la première audience du procès d'Eliçabide.

Le calme de l'accusé ne se démentit pas pendant la lecture de l'acte d'accusation, qui tendait pourtant à prouver qu'Eliçabide n'avait point agi, ainsi qu'il eût voulu le faire croire, sous l'empire d'une idée fixe, mais bien en vue de se procurer les ressources qui lui faisaient défaut. Il y était démontré, en effet, que celui-ci avait disposé dans son intérêt personnel des cent francs du petit Joseph ; qu'il s'était fait remettre par Marie Anizat cent cinquante francs lorsqu'il alla la retrouver à Bordeaux et enfin qu'il avait dépouillé ses deux victimes des quelques objets d'or qu'elles portaient.

Durant l'interrogatoire, le criminel ne se départit point de son assurance, et répondit en suivant avec lucidité son plan de défense.

D — A l'époque où vous êtes venu à Paris votre projet était-il d'épouser Marie Anizat ?

R. — Il est difficile de croire que j'eusse pu avoir le courage de lui faire une proposition déshonnête. Je lui parlai "d'amour" mais dans mon langage ce mot signifiait mort.

D.—Quand vous avez appelé à Paris le jeune Anizat, votre intention était-elle de le faire périr?

R.—J'étais à cette époque dans un état d'esprit maladif, et à ces moments-là je ferais sauter le monde entier comme un marron cuit; mon projet ne fut cependant arrêté que lorsque j'appris l'arrivée de l'enfant.

D.—Vous prétendez avoir obéi à la fatalité ?

R.—Tout ce que je puis dire, c'est qu'en tuant Joseph et Marie, je voulais être "philanthropique," je voulais leur épargner des souffrances futures.

On entendit les témoins. Tous affirmèrent qu'Eliçabide avait toujours semblé jouir de la plénitude de ses facultés. "Un seul" le considérait comme un "original," et cette déposition causa à l'accusé un plaisir sensible.

L'avocat général réclama contre Eliçabide la peine capitale, arguant des bénéfices tirés par lui de la mort de ses victimes et repoussant toute idée de fatalité.

Alors, sans grande confiance, sans doute, Me Gergères père, dans une habile plaidoirie, s'efforça de démontrer l'irresponsabilité de l'accusé : "Je vois là, s'écria-t-il, trois crimes horribles, mais je ne vois ni intérêt, ni jalousie, ni vengeance, ni aucune de ces impulsions fougueuses qui portent au crime. Des personnes honorables vous ont affirmé qu'Eliçabide était bon fils, bon élève et d'une conduite irréprochable. Où donc est la cause de ces crimes inexplicables, si ce n'est celle-ci ?

Eliçabide est un "monomane" entraîné, comme le dit M. Esquirol, par un délire, partiel, par une idée fixe. Les "mélancoliques homicides" obéissent à une impulsion réfléchie et même avec "préméditation". Quelques-uns se réjouissent, sont calmes et satisfaits après l'acte le plus atroce. Ils ne sont jamais "déraisonnables," ils partent d'une idée fausse, mais tous leurs raisonnements, toutes leurs déductions sont conformes à la plus sévère logique. Voilà, n'est-il pas vrai, la maladie d'Eliçabide? Ira-t-il à l'échafaud, quand tant d'autres, comme lui, assassins sans le vouloir, ont été enfermés à Charenton ?"

Disait-il vrai, Me Gergerès ? Etait-on, non pas en présence d'un misérable qui, à bout d'expédients ne recule pas devant le meurtre, fût-ce celui d'un enfant, jusque-là aimé, et d'une femme dont il a rêvé être le mari; mais bien d'un malheureux atteint d'une maladie mentale ?

De nos jours, nul doute que ce ne fût cette dernière hypothèse qui eût prévalu ; mais à cette époque l'on était encore d'avis qu'un criminell, "conscient ou non," est un monstre qu'il est urgent de supprimer ; et le 11 septembre Eliçabide apprit qu'il était condamné à la peine capitale, "Allons, dit-il en passant la main sous sa cravate, mon pauvre cou, c'est toi qui paieras pour tout."

Eliçabide fut exécuté le 5 novembre, à Bordeaux. Sa dernière pensée fut de recommander ses "Mémoires" à son confesseur. Ses dernières paroles furent une fanfaronnade ; "Pensez à la religion," lui disait l'abbé Promis. "Dans quelques instants, je ne penserai plus du tout" répondit-il.

LE GOSSE

Au petit jour nous avions pris les armes: nous attendions, déployés en ligne, les yeux fixes, exaspérés par la palissade confuse dont la forêt nous barrait l'horizon. Puis la détonation sourde du canom avait roulé ses échos, d'abord rares et lointains, bientôt précipités et grossissants. Plus sec nous arrivait le son de nos pièces, tandis que l'artillerie allemande mugissait en cataracte: seule bientôt cette dernière tonna encore et le crépitement de la fusillade remplaça le canon de notre orchestre; on l'entendait sifflante et cassante ainsi qu'une grêle fouettant et brisant les vitres. Nous ne bougions pas !

L'attente nous énervait. Je me retournai vers mes hommes et mon regard fouilla leurs rangs pour voir un petit engagé volontaire, un enfant de dix-sept ans qui avait voulu partir. Mon régiment de marche se constituait dans sa ville, je connaissais sa mère, elle-même me l'avait amené. Française, elle m'avait dit: "Je le donne à la France;" mère, elle me murmura durant la poignée de main des adieux: "Rendez-le-moi."

Le petit, le "gosse" comme on le surnommait dans la compagnie, était au premier rang, tendant l'oreille, haussant la tête, on eût dit que la bataille l'appelait. Son visage n'exprimait ni crainte, ni forfanterie, mais un indicible désir. Marcher!

Ce gamin, par son attitude, encourageait ses camarades. Le vieux sergent Bernoux, un brisquard échappé de Sedan, lui souriait, fier de sa virilité de conscrit déjà passé troupier. Quant à moi, je piétinais sur le sol durci par le gel, pensant à la bataille qui se livrait sans nous.

Vers midi, l'ordre vint de marcher. Mes soldats venaient de boire le café que le capitaine, prévoyant, avant ordonné de préparer. Réchauffés, en train, nous partîmes d'un pas alerte sous la futaie dont la brise faisait gémir les branches dénudées. A la lisière opposée, la bataille se dévoile à nous. Des lignes de fumée striées d'éclairs, des ombres vagues en surgissant et s'y noyant comme les étoiles sous la fuite des nuages ; des clartés d'incendie, les lueurs rougeâtres des pièces faisant feu pareilles à des soleils dans le brouillard, voilà tout ce que je vis de la bataille.

On nous avait déployés en tirailleurs. Le capitaine commanda : "En avant!" nous partîmes.

Nous fusillions devant nous, avançant toujours ; deux fois nous crûmes aborder l'ennemi, deux fois il se déroba au corps-à-corps. Nous le refoulions, ivres de poudre, électrisés de victoire ; ces Allemands, nous les faisons fuir enfin !

Brusquement un clairon lointain nous jeta quelques notes à travers le fracas de la lutte. La retraite ?.... impossible. Mais maintenant de toutes parts les sonneries éclataient. Il fallait reculer.

Reculer, quand depuis trois heures nous marchions en avant, broyant les obstacles, jalonnant notre route de nos morts et plus encore de cadavres ennemis.

—M....ordieu ! cria le capitaine.

Le commandant arriva sur nous, bride abattue.

—La retraite se fait en dérobant l'aile droite : le bataillon sert de pivot, notre compagnie de dernier point d'appui. Tenez jusqu'à ce que toute l'armée ait achevé son mouvement.

Trois heures après nous étions là encore. L'ordre nous arriva de nous former en arrière-garde. Nous nous mîmes en route, réduits au tiers de notre effectif.

Nous reculions de position en position. Le "Gosse", un peu emballé au début de l'affaire, maintenant calme et résolu, avait pris le commandement de sa section. Le sergent Bernoux et moi restions seuls debout parmi les gradés de la compagnie.

Enfin, nous trouvâmes des troupes barrant le défilé pour arrêter la poursuite. Dans leur affolement, elles firent feu sur nous: Bernoux tomba.

—Imbéciles! grogna-t-il en se relevant le bras troué.

Le "Gosse" était déjà près de lui. Il lui ficela le bras blessé avec sa ceinture, puis lui plaça le valide sur son épaule.

—Calez-vous sur moi, sergent.

—Tu es un fier bougre; merci! fit le vieux grognard d'un ton qui valait le plus beau panégyrique.

Je m'étais fait reconnaître. Nous passâmes et prîmes la queue de la colonne.

La retraite devenait déroute. Tohu-bohu, les cavaliers démontés marchaient avec les fantassins ; les caissons étaient surchargés de soldats de toutes armes ; tout allait à la débandade, sans ordre, pêle-mêle, en troupeau de moutons qui fuient l'abattoir.

La nuit était venue, nous allions toujours, trébuchant, les yeux pleins de sommeil ; bientôt celui-ci m'envahit et me fit perdre la notion des choses sans interrompre ma marche.

Un arrêt se fit. Nous nous affalâmes sur place ; j'entrevis vaguement le sergent Bernoux et le "Gosse" étendus près de moi dans le fossé de la route et je m'endormis.

Dans mon sommeil, je perçus vaguement la sonnerie de la diane, un bruit confus de pas ; vainement je voulus m'arracher à ma torpeur. Comme dans un cauchemar un poids lourd d'un froid mortel oppressait ma poitrine; je crus mourir.

Un rayon de soleil m'éveilla enfin.... j'ouvris les yeux. Rien ! personne autour de moi et toujours cette pesanteur sur ma poitrine. Je tendis la main et sentis un corps glacé. D'un brusque sursaut j'envoyai rouler ce funèbre camarade de lit et me redressai hagard.

Une fois debout je regardai : dans le fossé le sergent Bernoux, un corps culbuté sur la face et la route vide fuyant devant moi. Après le premier effarement je me penchai sur le mort. Lorsque je l'eus retourné, je vis le "Gosse" me souriant la main sur la poitrine. Des filets violâtres avaient filtré entre les doigts J'écartai le bras rigide J'ouvris la capote. Une balle l'avait trappé au-dessus du sein.

Le dernier feu essuyé était celui des nôtres. Le "Gosse" était mort d une balle française ? impossible ! Comment eut-il fait la route, soutenant son sergent blessé ?

J'étais à genoux devant lui quand une main tira le pan de ma tunique. Je me retournai et je vis Bernoux.

—Mon lieutenant, les uhlans ! là-bas, dit-il. Et son doigt m'indiquait des silhouettes se profilant sur la route à son tournant vers le haut de la colline.

—Laissez-moi, mon lieutenant, partez avec le "Gosse."

—Le "Gosse" est mort !

—Mort !

Sur les genoux le vieux brisquard s'était approché.

—Ah ! petit, fit-il, nous ne te laisserons pas aux mains de l'ennemi.

Ma résolution était prise.

—Bernoux, en appuyant votre fusil, pouvez-vous tirer ?

—Mon fusil, je l'ai perdu en tombant.

—Voilà celui de l'enfant. Vengez-le, défendez-le, pendant que je l'ensevelirai.

Un feu allumé la nuit avait dégelé la terre au bord de la route. J'étendis le pauvre petit conscrit dans la fosse, je plaçai sur le trou de sa poitrine ma croix d'honneur, et, pesant sur les mottes avec le fourreau de mon sabre, je fis crouler sur le corps la terre désagrégée.

Les uhlans nous avaient aperçus et arrivaient sur nous à grande allure. Ils disparurent dans un tournant dont le coude débouchait à cent mètres de nous. Bernoux n'avait pas tiré.

Je jetai un regard sur lui.

Etendu à plat ventre contre le talus du chemin, il guettait, en joue, le doigt prêt.

Le premier cavalier déboucha: un coup de feu retentit, suivi de deux autres. Trois chevaux passèrent devant moi, dans un galop furieux, les deux premiers sans cavaliers, le troisième brisant sur les cailloux son maître accroché à l'étrier.

Les autres avaient tourné bride.

Le "Gosse" était enterré.

Quant à Bernoux, il avait rampé jusqu'au taillis qui bordait la route. Il me faisait signe de le rejoindre. Mais les uhlans revenaient.

J'entendis encore deux coups de feu, puis l'ouragan passa sur moi.

Je me réveillai dans une ambulance, la tête fendue d'un coup de sabre, Bernoux était près de moi.

A mon appel, il se leva et me tendit son moignon ensanglanté.

—Ils me l'ont coupé, grogna-t-il, mais je donnerais bien l'autre pour en démonter cinq encore. Car j'en ai tué cinq. J'ai tout de même vengé le "Gosse".

.....

C'est tout ce que j'ai pu dire à la mère.

Amours rêvées.

I

Le pays est plat à l'entour; des plaines où s'espacent des bouquets d'arbres aux formes sveltes; des routes qu'ombragent de grands ormes, d'un charme si triste en automne. Une de ces routes conduit à un petit château qu'étreint l'onde verte, immobile, épaisse, des douves dont la tentation attirante doit être un délicieux danger pour une âme inquiète. C'est une de ces gentilhommières comme on en bâtissait jadis pour le cadet, celui qui portait ce joli titre de "chevalier", qui fait si bien dans les vieux contes. Il vivait là, éteint mais réchauffé par la splendeur voisine de l'aîné, heureux le plus souvent du sort que lui avait assigné le destin ; content, après ses "caravanes", de se reposer enfin, de faire saluer des gentilâtres voisins, sa croix de Saint-Louis péniblement gagnée au service du Roi—loin de la Cour.

J'imaginais toujours que le cadet d'où me venait le manoir de la Cense avait dû passer d'aimables heures dans ce doux paysage, pourvu qu'il n'eût pas trop aimé à courir les ruelles et le jeu du Roi. Mais le chevalier est toujours philosophe ; — c'est le marquis qui est "turlupin".

Il y avait bien longtemps que les deux vieux serviteurs qui gardaient la Cense n'avaient eu à en ouvrir les fenêtres et à allumer du feu dans les pièces quand nous y arrivâmes. Elle et Moi, par une brumeuse soirée de Toussaint, nous revenions de notre voyage de noce, des pays chauds et dorés du Midi, et c'était une halte qu'elle avait voulue pour nous reposer et nous reprendre après le voyage, avant le retour à Paris, dans la paix un peu triste de ce vieux castel de famille en terre champenoise.

Un parfum de vieux temps se dégageait de ces appartements hauts et larges, aux boiseries blanches, aux portes étroites, à deux battants, moulurées de coquilles et de feuilles d'acanthe. Une pièce surtout semblait avoir gardé comme une pointe d'odeur de poudre à la maréchale et de tabac d'Espagne. Sur deux panneaux se faisant face, deux pastels se souriaient dans leurs cadres d'or, pointillés de noir par les mouches : un homme et une femme, tous deux charmants, insouciants, fatiles, qui s'étaient aimés là, autrefois, sans se douter que leurs lèvres devaient se réunir un jour pour la dernière fois au fond du panier de la guillotine—toute cette exquise fin de siècle étant une idylle terminée en drame brutal. Lui, dans son costume de mousquetaire gris, la bouche retroussée en arc vainqueur, l'air libertin, tenant galamment une rose à la main; elle coiffée en demi poudre, au cou un de ces nœuds fripons "au parfait contentement".

L'ameublement de la fin de Louis XV semblait d'hier ; deux bergères de chaque côté de la cheminée avaient l'air de causer. D'un bleu indécis, d'un vague charmant, qui avait dû être bleu-paon, leurs dossiers ovales, couronnés de guirlandes d'églantines, se tenaient un peu raides, comme il convient à des fauteuils où des gens de qualité s'asseyent sans laisser-aller. Je regrettais que l'on n'eût pas réchauffé ce salon et qu'on n'y eût pas servi le souper qui nous attendait; mais le vieux Jean, le garde qui nous faisait les honneurs de chez nous, nous assura avec une telle insistance et un air si singulier que la pièce était humide et que "nous y prendrions du mal" que nous fîmes comme il voulait, acceptant la chambre d'à côté, qui était, elle, du plus beau style Louis-Philippe : acajou tacheté et repe marron.

Après le souper, — un vrai souper, car onze heures et demie sonnaient quand nous finîmes, — elle me chercha noise, comme c'était un peu son habitude ; de fortune, elle avait découvert dans un placard un volume des "Poésies fugitives" de La Fare, et cette floraison de bouquets à Chloris, cette expansion de passion pimpante et coquette l'enchantait, lui éveillait le regret de ces temps polis et mièvres, de ces jolis riens d'amours, moins tendres, que le marivaudage, plus légers, plus impertinents que la prose du "Sopha" ou d'"Angola," de cette époque exquise et délicieuse, entre toutes, d'inconsciente agonie, la seule peut-être où, selon le mot de Talleyrand, on ait goûté "la douceur de vivre."

—Ce n'est pas vous qui sauriez me dire d'aimables choses comme ce M. de La Fare. Vous faisiez des vers autrefois, pourtant, avant notre mariage. Ne dites pas non, on m'en a montré. Et depuis, rien ! C'est comme cela que je sais vous inspirer ! Ne suis-je pas une petite femme bien malheureuse ?

Et je retrouve, aujourd'hui que je fouille dans mes souvenirs, comme on se plaît quelquefois à taquiner une blessure, évoquant une par une les heures rapides qui furent remplies par la chère qui n'est plus, je retrouve le croquis d'elle, crayonné en cette nuit de novembre, pendant que le vent au dehors nous berçait de ses plaintes et de ses chansons.

PORTRAIT

Un petit air Louis XV, avec un œil [de poudre,
Une fossette au coin de la joue, un [joli
Sourire impertinent crispant d'un [joli pli
La lèvre qui promet qu'il en faudra [découdre

On rêve, en la voyant, d'un cadre de [Watteau ;
"Sous des massifs ombreux, des ca-[caliers de marbre
"Où des couples amis devisent sous [les arbres,
"Grattant de la guitare au bord [d'un clair ruisseau."

J'imagine parfois auprès de la très [chère
Que je l'aimais jadis déjà, sous Pom-[padour,
Quand j'étais "chevalier" et qu'elle [était "bergère".
Et que nous revivons un ancien [amour.

Maintenant, à ses pieds, devant le feu brasillant tout rouge après la flambée, je la regardais relire ces vers avec une joie claire plein les yeux. Dans la plaine toute grise, les brumes se déplaçaient, se traînant comme de longs fantômes ou s'accrochant en écharpes de gaze déchirée aux branches noires des arbres voisins, tantôt massées, tantôt dispersées par le vent qui sonnait l'air, cognait aux volets, criait tout petit, tout grêle dans les fentes minces des fenêtres. De lents soupirs sortaient des murs pressés par la poussée de l'orage : c'était comme des plaintes et comme des chansons, comme des berceuses et comme des gémissements ; des voix semblaient courir légères, des paroles voletaient autour de nous, et nous entendîmes alors,—de l'autre côté de la cloison,—ce dialogue dont les phrases mourantes venaient bruire dans nos oreilles comme des frissons de brise dans les feuilles sèches :

—Vraiment, chevalier, vous êtes d'une incivilité qui ne peut se concevoir. Voilà, je pense, une heure que vous badinez avec cette rose, et vous n'avez point du tout songé à me l'offrir. Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un.

—Ah ! madame, sur ce pied-là, nous sommes bien près de nous entendre, car je me sens ce soir d'une humeur admirable pour être querellé.

—Vous m'impatientez ! Avez-vous cet esprit-là avant que nous fussions mariés ? On m'assure cependant qu'en ce temps vous saviez être plus galant avec les femmes des autres que vous ne l'êtes maintenant avec la vôtre.

—Vous rêvez assurément, et cependant je n'ai jamais eu, je crois, tant d'envie que vous ne dormiez point.

—Ce que vous dites ne ressemble à rien ! C'est se moquer ! Voyez quelle idée il lui vient là !

—C'est une idée, Madame, qui part de vos yeux, et vous savez que le chemin en est prompt jusqu'à mon cœur.

—Savez-vous bien, chevalier, que vous me charmez, et cela est d'une fâcheuse inconvenance entre deux époux.

II

Et longtemps, longtemps encore, comme des coiffes, comme de lointains et mourants échos, cet étrange caquetage des deux bouches de pastel nous arriva mêlé aux gémissements et aux chansons du vent.

Il nous semblait que c'était nous qui parlions en cette langue mignarde et câline, que c'était comme une traduction en langage d'autrefois de notre chère conversation d'amour ; et, sans aucune frayeur nous nous laissions aller au charme de ces murmures fantômes, grêles et doux comme des notes de clavecin, si mollement, si tendrement, que nous nous endormîmes à la fin, amoureux bercés par les vieilles amours des ancêtres.

Le lendemain matin, nous nous glissâmes un peu émus dans le salon aux pastels ; les deux chers amoureux se regardaient toujours, se souriant dans leurs cadres. Il n'y avait rien de changé dans la pièce, et nous pûmes croire que nous avions entendu en songe le galant entretien de la veille. Cependant, je remarquai, sans en rien dire, que les coussins bouffants des bergères étaient un peu froissés et affaissés comme si deux personnes s'y étaient assises au coin du feu...

III

—Je garderai toujours la Cense, afin que dans longtemps, dans deux ou trois siècles peut-être, nos petits-enfants viennent aussi s'aimer là, un jour, et qu'ils y respirent — comme un de ces parfums de fleurs séchées que préparent les aïeules, — l'atmosphère des amours passées, qu'ils y entendent murmurer l'écho affaibli des baisers anciens de leurs grands-parents.